

Radio-Canada présente...

Number 77, July 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51398ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

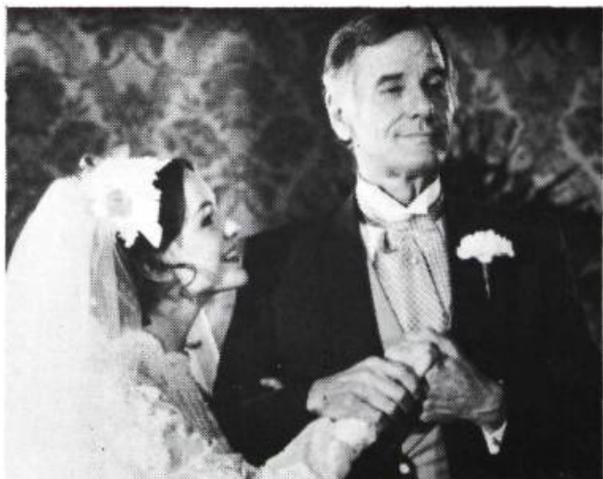
[Explore this journal](#)

Cite this review

(1974). Review of [Radio-Canada présente...] *Séquences*, (77), 42–44.



3



5



1

À LA TÉLÉVISION DE
RADIO-CANADA



2



4

MÉDÉE

le dimanche 4 août à 23 h

Avant de se lancer dans un inventaire érotique des contes populaires (*Décameron, Canterbury, Mille et une nuits*), Pasolini avait tourné deux films inspirés de la mythologie grecque, *Oedipe roi* (qui sera présenté, pour la première fois au Canada, à la télévision le dimanche 15 septembre) et *Médée* qui ne connut chez nous qu'une fort brève exploitation. Médée la magicienne, gardienne infidèle de la toison d'or, épouse répudiée de Jason, meurtrière de ses propres enfants est incarnée dans le film par la cantatrice Maria Callas. Ce n'est pas tellement la voix de la chanteuse que Pasolini voulait utiliser que sa présence tragique; l'oeuvre en effet est quasi muette, une sorte d'opéra d'images, spectaculaire et lyrique, au rythme empreint d'une solennité qui confine à l'horreur sacrée. Pourtant dans un passage d'ouverture où le jeune Jason reçoit les leçons de son maître, un centaure (Laurent Terzieff), la parole est maîtresse car ce mentor fabuleux péroré et pontifie comme pas un. Une chose est sûre, le spectateur qui s'aventure dans le film sans connaître déjà l'essentiel de la légende risque de ne guère s'y retrouver: les transitions sont brusques d'un épisode à l'autre et les situations pas toujours explicites. Bien sûr, les fidèles de Pasolini ne s'attendent pas à une oeuvre facile, mais jamais autant qu'ici le réalisateur n'a soigné la forme, au détriment parfois de la clarté de l'intrigue. Evocation incantatoire du monde antique, aux couleurs de soleil et de sang, *Médée* est avant tout l'oeuvre d'un poète.

LES VOITURES D'EAU

le mardi 20 août à 23 h

Le festival du cinéma canadien programmé chaque été par Radio-Canada présente cette année plus de cohésion et de qualité: trois films de Paul Almond, deux de Jean-Pierre Lefebvre, du Michel Brault, du Jacques Godbout, du Jacques

Leduc et, pour couronner le tout, *Les Voitures d'eau* de Pierre Perreault. Le troisième long métrage du cycle de l'Île-aux-Coudres délaisse un peu l'aspect folklorique et les discours sur la tradition ancestrale pour s'intéresser aux problèmes actuels des iliens. La lutte entre les goëlettes en bois, les voitures d'eau du titre, et les bateaux à coque métallique constitue le coeur d'une nouvelle fête de la parole où le geste n'est pourtant pas oublié; geste de l'artisan, geste du marin, geste du conteur. La construction d'un canot, la destruction par le feu d'une goëlette hors d'usage deviennent dans ce contexte des actions symboliques tant de l'attachement aux traditions que de leur disparition quasi-inéluctables, ce qui donne au film un ton mélancolique en dépit de la verve avec laquelle s'expriment ces marins du fleuve. Par un montage intelligent, Perreault affirme sa qualité d'auteur et non de simple témoin; les divers éléments sonores et visuels de l'oeuvre laissent percer en effet une réflexion sociale et politique, les difficultés économiques de la petite communauté québécoise qu'il étudie renvoient sans cesse à un contexte plus vaste si bien que l'orientation des *Voitures d'eau* amorce un tournant vers les oeuvres "engagées" que seront *Un pays sans bon sens* et *L'Acadie, l'Acadie*.

DUEL DANS LE PACIFIQUE

le mercredi 19 septembre à 19 h 30

Après *Leo the Last, Deliverance* et *Zardoz*, on connaît maintenant le goût du réalisateur anglais John Boorman pour la parabole symbolique, et son troisième film, *Hell in the Pacific*, en prend rétrospectivement plus de sens. Le sujet en est simple: au cours de la guerre, un soldat américain et un officier japonais se trouvent seuls face à face sur une île du Pacifique; après s'être affrontés dans des querelles absurdes, après s'être mutuellement capturés et humiliés, ils finissent par en arriver à une entente, en dépit de la barrière des langues. Ils construisent en commun un radeau pour échapper à leur sort et font sur mer un voyage pénible aboutissant à une autre île où les vestiges d'un combat raniment leur hostilité. Limité à ces deux personnages, le film se présente un peu

comme un tour de force, d'autant plus que les protagonistes arrivent difficilement à communiquer entre eux. Microcosme de tous les conflits du monde, l'île qui sert de cadre à leurs affrontements puis à leur entente acquiert les dimensions surprenantes d'un haut-lieu de l'aventure humaine. Le jeu exigeait des acteurs puissants et contrastés : c'est ce que sont Lee Marvin et Toshiro Mifune, à la fois fortement individualisés et représentatifs de la culture qui les a formés. Tous les épisodes de leur confrontation ne sont pas d'une valeur égale, mais l'ensemble du film témoigne d'une puissance d'expression peu commune et s'agrémente d'un exotisme à la Robison qui ne manque pas de charme.

JUNIOR BONNER

le mercredi 26 septembre à 19 h 30

Sam Peckinpah s'est surtout fait connaître par des films où la violence est orchestrée avec force comme *The Wild Bunch* et *Straw Dogs*. Cependant son film sur le milieu des rodéos, *Junior Bonner*, se révèle étonnamment serein et évite dans l'ensemble ces morceaux de bravoure un peu trop faciles que sont les bagarres sanglantes et autres coups d'éclat du genre. L'intrigue se situe dans l'Ouest mais c'est un Ouest contemporain envahi par les marchands et les touristes. Alors que le héros, éternel insatisfait, héritier inconfortable d'une tradition d'action et d'aventure, traîne ses hantises d'un rodéo à l'autre, son jeune frère s'est installé à l'aise dans l'entreprise commerciale. Ace Bonner, le père de ces deux fils dissemblables, est lui-même un ancien champion de rodéo et rêve d'aller terminer en Australie une vie consacrée à l'aventure au détriment souvent de ses obligations conjugales. Ces conflits familiaux et le contexte de kermesse où ils se situent permettent à Peckinpah de porter sur l'Ouest d'aujourd'hui un regard nostalgique; les gloires d'antan célébrées par tant de westerns ont abouti à cela, des bourgeois en chapeau de cowboy, une vie sans horizon, une torpeur générale d'où l'on sort une fois par année pour applaudir les exploits désuets de quelques casse-

cou déclassés. Et pourtant ce regard n'est pas dépourvu d'affection même pour ceux qui ne partagent pas le point de vue d'un réalisateur en proie à la célébration du *machismo*. Steve McQueen, Robert Preston et Ida Lupino sont les vedettes.

LUNE DE MIEL AUX ORTIES

le mercredi 3 octobre à 19 h 30

Certaines oeuvres théâtrales ont une transition difficile à l'écran alors que d'autres semblent y trouver au contraire un épanouissement. *Lovers and Other Strangers* (oublions le ridicule titre français) a commencé sa carrière en tant que spectacle sur scène composé de divers sketches illustrant des points de vue disparates sur le mariage. Les auteurs de ces sketches ont réussi le tour de force de les réunir en un scénario cohérent en faisant de leurs personnages les membres d'une même famille et en centrant les confrontations autour de la célébration d'un mariage. Nous avons donc les jeunes mariés eux-mêmes qui à l'insu de leurs parents vivent ensemble depuis un an, le frère du marié qui songe à divorcer, le père de la mariée qui cherche à concilier une vieille liaison avec sa vie conjugale, le garçon d'honneur qui cherche un succès facile auprès d'une amie de la mariée sans engager sa liberté, etc. Tous ces éléments d'intrigue auraient pu contribuer à une dispersion du scénario mais l'unité d'inspiration et de thème fait éviter ce danger. Car sous des dehors légers et même frivoles demeure une réflexion critique sur les relations amoureuses bien exprimée dans le titre : quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, ceux qui s'aiment restent toujours étrangers l'un à l'autre. Ce n'est pas que la découverte soit originale (cf. Antonioni et autres prophètes), mais l'intéressant est qu'elle soit exprimée en termes savoureux, souvent cocasses, dans une comédie de situations servie à souhait par une excellente équipe de comédiens où l'on peut distinguer Gig Young et Richard Castellano. Un nouveau venu, Cy Howard, a su imprimer un rythme alerte aux scènes imaginées par Joseph Bologna et Renée Taylor.